

46. Et personne ne pouvait lui répondre une parole, et personne depuis ce jour n'osa plus l'interroger.

46. Et nemo poterat ei respondere verbum; neque ausus fuit quisquam ex illa die eum amplius interrogare.

CHAPITRE XXIII

Réquisitoire de Jésus contre les Scribes et les Pharisiens. — Il faut respecter les Docteurs de la Loi en tant qu'ils représentent l'autorité légitime; mais il ne faut pas imiter leur conduite privée, (vv. 1-3). — Quelques-uns de leurs exemples, que les chrétiens doivent éviter, (vv. 4-12). — Le Sauveur prononce contre les Scribes et les Pharisiens huit malédictions terribles dans lesquelles il décrit leurs principaux vices, (vv. 13-32). — Il annonce les châtements prochains qui les attendent, (vv. 33-36). — Tendre appel à Jérusalem, (v. 37). — Adieux de Jésus au temple et à la théocratie, (vv. 38-39).

1. Alors Jésus parla à la foule et à ses disciples,

1. Tunc Jesus locutus est ad turbas, et ad discipulos suos,

mieux faire ressortir la difficulté proposée plus haut, v. 43. Comment le Messie peut-il être tout à fois le fils et le Seigneur de David? N'est-ce pas là une étrange situation, qu'il suffit de signaler pour en démontrer l'impossibilité? Donc, s'écrie Théodoret dans son Commentaire, *εἰ Δαβὶδ ὁ βασιλεὺς, ὁ καὶ προφητικῆς χάριτος ἡγιωμένος, κύριον ἑαυτοῦ καλεῖ τὸν δεσπότην Χριστὸν, οὐκ ἄρα μόνον ἄνθρωπος, ἀλλὰ καὶ Θεός, ὡς τοῦ Δαβὶδ δημιουργός τε καὶ κύριος*. Lactance, iv, 42, tire une conclusion semblable : « Qui propheta (David) quum rex esset, quem appellare Dominum suum posset, qui sederet ad dextram Dei, nisi Christum filium Dei, qui est rex regum et dominus dominorum? » On devine aisément le but que se proposait Notre-Seigneur en adressant une pareille question aux Pharisiens. « Il voulait par là leur faire lever les yeux à une plus haute naissance selon laquelle il n'est pas fils de David, mais Fils unique de Dieu; et ils n'avaient qu'à continuer le Psaume pour trouver cette naissance éternelle, puisque Dieu même parle ainsi dans la suite : Je vous ai engendré de mon sein devant l'aurore, dans les splendeurs des saints ». Bossuet, Méditat. dern. semaine, 52^e jour. Nous avons par conséquent dans ce passage une preuve des plus convaincantes en faveur de la divinité de Jésus-Christ : il est Dieu et homme tout ensemble; il est Dieu, bien qu'il soit le Fils de David selon la chair.

46. — *Nemo poterat respondere*. Les orgueilleux Pharisiens sont de nouveau réduits au silence en face de tout le peuple, et, ce qui était plus humiliant, sur un point essentiel

de la religion mosaïque, sur la nature du Messie! Un autre Psaume, II, 7, Isaie, ix, 6, Michée, v, 2, n'avaient-ils donc pas affirmé la filiation divine du Christ? Mais ils ne savent pas, ou du moins ils ne veulent pas savoir. — *Neque ausus fuit...* Battus sur toute la ligne, sans espoir de pouvoir remporter l'avantage sur un adversaire qui leur est si visiblement supérieur en sagesse, les Sanhédristes, les Hérodiens, les Pharisiens et les Sadducéens renoncent à rentrer en lice avec Jésus : « Exinde tacuerunt, non sponte, sed quod nihil dicendum suppetaret : et tam gravem exceperet plagam, ut ne ultra eadem aggredi auderent », S. Jean Chrys. l. c. S'ils osent désormais attaquer Jésus, ce sera par la violence, entourés de soldats bien armés, Cf. xxvi, 47.

5^e Le réquisitoire de Jésus contre les Pharisiens et les Scribes, chap. xxiii. — Parall. Marc. xii, 38-40; Luc. xx, 45-47.

Tandis que S. Marc et S. Luc se contentent de notifier brièvement ce discours, notre évangéliste l'a conservé dans son intégrité primitive. C'est un réquisitoire en règle, un acte d'accusation vraiment terrible, mais suffisamment justifié par les principes pervers des Pharisiens, leur conduite hypocrite et l'influence dangereuse qu'ils exerçaient sur le peuple. Il faut que ce pauvre peuple soit prévenu contre leurs artifices, il faut que les mobiles secrets de ces hommes iniques et superbes soient dévoilés. Il est beau de voir le divin Maître consacrer à cet acte tout à la fois protecteur et vengeur les derniers

2. Dicens : Super cathedram Moysi sederunt Scribæ et Pharisei.

II Esd. 8, 4.

3. Omnia ergo quæcumque dixerint vobis, servate et facite : secun-

2. Disant : Les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse.

3. Observez donc et faites tout ce qu'ils vous disent, mais n'agissez

instants de son ministère public. Ce discours achevé, sa voix ne retentira plus devant la foule pour l'instruire, et les disciples seuls l'entendront désormais. — Ici encore, on a prétendu (Olshausen en particulier, dont c'est la constante pratique) que S. Matthieu a réuni par une compilation ass'z habile plusieurs paroles de Notre-Seigneur, prononcées en différentes circonstances ; mais l'unité parfaite du fond et de la forme proteste contre une pareille assertion. Que deviendrait du reste la vérité évangélique, si les historiens de Jésus prenaient habituellement de pareilles libertés à l'égard de ses paroles et de ses actions ? — Ce réquisitoire peut être divisé en trois parties. Dans la première, v. 1-12, l'orateur décrit sommairement le caractère moral des Pharisiens et des Docteurs de la Loi, puis il met ses disciples en garde contre leur manière d'agir. Dans la seconde, v. 13-32, il dénonce solennellement leur hypocrisie. Dans la troisième, v. 33-39, il prédit leur châtiment prochain et pleure sur Jérusalem qui partagera leur destinée.

Première partie, vv. 1-12.

CHAP. XXIII. — 1. — Courte introduction au discours de Jésus. La particule *tunc* détermine l'époque où fut prononcé le réquisitoire : ce fut aussitôt après les incidents décrits dans le chapitre qui précède, par conséquent sous les galeries du Temple. Cf. xxiv, 1. Les mots suivants, *ad turbas et ad discipulos*, indiquent la partie spéciale de l'assistance à laquelle s'adressait alors Notre-Seigneur. Comme dans une occasion analogue, Cf. xv, 10, après avoir répondu victorieusement aux questions insidieuses de ses ennemis, il se tourne vers le peuple et vers ses disciples, pour dénoncer l'esprit pharisaïque et pour en arrêter ainsi les effets pernicieux.

2. — Jésus commence par reconnaître et par établir de la manière la plus forte l'autorité de ces hommes dont il va ensuite attaquer les abus. Il tient à montrer pour le présent, et pour l'avenir qu'il ne faut pas mépriser le divin ministère, à cause de l'indignité de ceux qui l'exercent. Obéissance et respect à l'autorité légitime, quelle que soit la valeur morale des hommes qui en ont été revêtus : voilà un grand principe chrétien que l'on oublie trop facilement. — *Super cathedram Moysi*. Le grec a « Moïsis » au génitif,

ce qui est plus régulier. — *Sederunt*, ἐκάθισαν, au prétérit, pour désigner un acte ancien et qui persévère. L'image contenue dans ces mots est facile à comprendre ; nous l'employons nous-mêmes tous les jours quand nous disons par exemple du vénéré Léon XIII qu'il est assis sur la chaire de Pierre. C'est une métaphore tirée de la coutume qu'ont les docteurs d'enseigner du haut d'une chaire. Moïse étant le Législateur, le Docteur par excellence des Hébreux, tous ses successeurs autorisés étaient censés l'avoir remplacé à tour de rôle dans la chaire qui symbolisait sa mission divine. Du reste, l'expression *ישב על-כסא*, être assis sur son siège, était devenue, dans le langage rabbinique, un terme technique pour signifier « succéder à quelqu'un ». Or, à l'époque du Sauveur, les successeurs de Moïse étaient les Scribes et les Pharisiens, chargés de commenter, d'interpréter la Loi. — *Scribæ et Pharisei*. Il arrive souvent à Jésus de réunir ces deux noms, qui méritaient en effet, à plus d'un titre, d'être associés. Nous avons vu, Cf. iii, 7 et la note correspondante, que les Docteurs de la Loi appartenaient pour la plupart au parti pharisaïque, dont ils étaient les chefs et les régulateurs. « Pharisei » exprime donc le genre, « Scribæ » une espèce particulière de ce genre.

3. — Dans la première partie de ce verset, Jésus tire la conclusion du fait qu'il vient de signaler, comme on le voit par la particule *ergo*. — *Quæcumque dixerint*... Il est bien évident que Notre-Seigneur ne parle pas ici d'une manière absolue, malgré la généralité des expressions qu'il emploie ; autrement il se contredirait, puisqu'il a dit ailleurs à ses disciples. Cf. xvi, 11, 12, de prendre garde au levain, c'est-à-dire à la doctrine des Pharisiens ; puis, dans ce discours même, v. 16 et suiv., il attaquera plusieurs de leurs décisions. Il faut donc rattacher son langage actuel aux paroles du verset précédent, et alors on obtient, selon la juste distinction de Grotius, ce sens très-acceptable : « Quidquid jure cathedræ, vel ut legis interpretes, faciendum vobis dictaverint ». Jésus envisage donc en ce moment les Scribes comme les dépositaires de l'autorité de Moïse, comme les Docteurs légitimes du peuple, et il suppose, à ce titre, qu'ils s'acquittent régulièrement de leur mandat, qu'il n'y a dans leurs interprétations de la parole divine rien de

pas d'après leurs œuvres, car ils disent et ne font pas.

4. Ils lient en effet des fardeaux pesants et qu'on ne peut porter et les mettent sur les épaules des hommes, mais ils ne veulent pas les remuer de leur doigt.

5. Ils font toutes leurs œuvres pour être vus des hommes; ils élar-

dum opera vero eorum nolite facere; dicunt enim, et non faciunt.

4. Alligant enim onera gravia et importabilia, et imponunt in humeros hominum: digito autem suo nolunt ea movere.

Luc. 11, 46; Act. 15, 10.

5. Omnia vero opera sua faciunt ut videantur ab hominibus: dilatant

contraire au dogme ni à la morale. Ce principe établi, il les traitera comme de simples particuliers et il flagellera leurs vices et leur corruption. — *Servate et facite*. Répétition de l'idée pour inculquer l'obéissance. Plusieurs manuscrits grecs, quelques versions anciennes et plusieurs Pères renversent l'ordre des deux verbes et disent « Facite et Servate ». — *Secundum opera vero*. Après avoir posé l'important principe que nous venons de lire, Jésus traite désormais les Scribes et les Pharisiens comme des hommes ordinaires, et il attaque sans ménagement leurs vices personnels, leurs erreurs privées. Respectez leur office, mais détestez leurs œuvres. « Prenez garde, dit poétiquement S. Augustin, Sermon. xlvii in Ezech., qu'en cueillant la bonne doctrine comme une fleur parmi les épines, vous ne vous laissiez déchirer la main par le mauvais exemple ». — Le Sauveur expose ensuite deux des principaux motifs pour lesquels on doit se bien garder d'imiter les Pharisiens. Le premier est résumé dans les mots *dicunt et non faciunt* et développé au v. 4. « Ils prescrivent, mais ils ne pratiquent pas » : Jésus, au contraire, le modèle des Docteurs, « coepit facere et docere ». S. Paul, dans l'Épître aux Romains, II, 21-23, donne un commentaire énergique du reproche adressé par Notre-Seigneur aux Pharisiens : « Qui alium doces, teipsum non doces; qui prædicas non furandum, furaris; qui dicis non mœchandum, mœcharis; qui abominaris idola, sacrilegium facis; qui in lege gloriaris, per prævaricationem legis Deum inhonoras ». Saul, qui avait étudié aux pieds des Scribes, Saul Pharisien zélé, connaissait à fond les mœurs de ses anciens maîtres.

4. — *Alligant onera*. Belle métaphore. On a coutume de lier ensemble plusieurs petits paquets embarrassants, afin de pouvoir les porter avec moins de gêne : les Docteurs juifs font de même. Toutefois, comme il s'agit des épaules d'autrui et non des leurs, les petits fardeaux qu'ils accumulent deviennent si nombreux, si pesants qu'on en est bientôt écrasé. — Les épithètes *gravita et importabilia* conviennent parfaitement à ces prescriptions minutieuses, rigoureuses, innom-

brables, que les Pharisiens prétendaient imposer au peuple en les décorant du nom de traditions. Nous en avons indiqué plusieurs, notamment celles qui concernent le sabbat et les ablutions : on en trouvera d'autres plus intolérables encore dans l'ouvrage bien connu du pasteur anglais M^r Caul : « *Nethivoh olam* ». Voir en particulier le chap. LIII : Combien les lois rabbiniques sont onéreuses pour les pauvres. — *Digito autem suo...* Il y a là une antithèse frappante et pittoresque, qui faisait dire à Bengel, *Gnomon* in h. 1. : « Incomparabile quiddam Scriptura habet in describendis characteribus animorum intimis ». Quelle odieuse inconscience dans ces directeurs sans pitié ! Ils ne touchent pas même du doigt les fardeaux énormes qu'ils ordonnent aux autres de porter.

5. — Voici cependant un point à propos duquel les Scribes et les Pharisiens manifestent un vrai zèle, sans craindre un grand déploiement d'activité : c'est lorsqu'il est question d'acquiescer l'estime des hommes par tous les moyens. — *Omnia opera sua...* Jésus condense dans cette phrase le second motif qui devait exciter ses auditeurs à fuir les exemples pharisaïques. — *Ut videantur*, et par suite « *ut laudentur, ut amentur* ». Tout est donc extérieur dans la conduite de ces hommes, tout tend à l'effet, Cf. v. 20 : ils ne travaillent point pour Dieu, mais pour eux-mêmes. — Notre-Seigneur signale dans la seconde moitié du v. 5 et dans les deux suivants divers traits de la vie soit religieuse, soit profane des Pharisiens, qui justifient ce reproche accablant. Le Discours sur la Montagne nous en avait déjà révélé plusieurs. Cf. vi, 2, 5. 16. — Premier trait : *Dilatant phylacteria sua*. Les phylactères ne diffèrent pas des פסוקים, mentionnés à trois reprises dans l'Ancien Testament, Ex. XIII, 16; Deut. VI, 8; XI, 18; non plus que des Tephillines, תפילין, des Juifs modernes. C'étaient de petites bandes de parchemin sur lesquelles étaient écrits les quatre passages suivants du Pentateuque : Ex. XII, 2-10; 14-17; Deut. VI, 4-9; XI, 13-22. Plié délicatement, ces bandes étaient placées dans une capsule en basane, laquelle était elle-même fixée sur une lanière de

enim phylacteria sua, et magnificans fimbrias.

*Deut. 6, 8, 22, 12; Num. 15, 38.

6. Amant autem primos recubitus

cuir dont les deux extrémités servaient à attacher tout l'appareil soit au front, soit au bras gauche. Il y avait ainsi deux sortes de Tephillines, les *שְׁרִיטֵי תְּפִלִּין* ou Tephillines de la tête, et les *שְׁרִיטֵי תְּפִלִּין* ou Tephillines de la main. L'obligation de les porter pendant la prière et pendant plusieurs autres actes religieux est déduite par les Juifs de ces paroles de Moïse au livre du Deutéronome, vi, 6-8 : « Eruntque verba hæc quæ ego præcipio tibi hodie in corde tuo...; et ligabis ea quasi signum in manu tua, eruntque et movebuntur inter oculos tuos ». Leur usage semble d'ailleurs remonter à une assez haute antiquité, et il est probable qu'il était général au temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le nom de *φουλακτήρια*, donné aux Tephillines par les Juifs Hellenistes, signifie « préservatif » : peut-être l'avait-on choisi pour exprimer que cet ornement sacré était un symbole visible rappelant à l'Israélite qu'il doit observer fidèlement les divins préceptes (*ἀεὶ μενεμένη ἔχειν τοῦ Θεοῦ*, S. Just. Mart., Dial. cum Tryph.); peut-être aussi doit-il conserver sa signification habituelle d'amulette, à cause des idées superstitieuses que les Juifs d'autrefois (Cf. Targ. ad Cant. viii, 3; Winer, Realwörterbuch, s. v. Amulette, Phylacterien) et d'aujourd'hui (Cf. Coppel, le Judaïsme, p. 65) ont attaché à son emploi. Les dimensions de chacune des parties dont se composaient les Tephillines avaient été déterminées mathématiquement, comme toutes choses l'étaient dans le Judaïsme : mais les Pharisiens se plaisaient à élargir démesurément soit l'étui de basane, *קַיִטָּה*, qui contenait les membranes de parchemin, soit les courroies, *רִצְצִית*, qui servaient à maintenir les phylactères au bras et au front : ils affectaient ainsi une plus grande piété et un plus grand attachement aux moindres observances religieuses. C'est à cela que le Sauveur fait allusion dans sa mordante critique. — Sur les Tephillines on peut consulter Lightfoot, Hor. hebr. in h. l.; le Dictionnaire biblique de D. Calmet au mot Phylactères; le Dictionnaire encyclopédique de Wetzer et Welte, trad. par Goschler. s. v. Tephillin; Buxtorf, Synag. jud. c. ix; id. Lexic. talm. p. 1743; Léon de Modène, Cérémonies des Juifs, t. 1, 44, 4, etc. Les Perses avaient aussi un appareil de prière analogue à celui des Juifs; de même les Indiens, qui se munissent des « saints cordons » des Brahmanes. S. Jérôme et S. Jean Chrysostôme mentionnent, mais pour la condamner, la coutume qu'avaient de leurs temps certaines

gissent leurs phylactères et agrandissent leurs franges.

6. Ils aiment les premières places

« mulierculæ » chrétiennes, de se suspendre au cou des éditions-miniatures des Evangiles (« parvula evangelia », *βιβλία μικρά*), pour faire parade de leur dévotion et de leur foi. — *Magnificans fimbrias*. Autre allusion à une pratique religieuse des Juifs. Nous avons eu l'occasion de parler plus haut, Cf. ix, 20, des franges de laine bleue (en hébreu *צִיצִית*, *tzizzith*; en grec *κράσπεδα*) que les Hébreux, en vertu d'une prescription divine, Cf. Num. xv, 38, portaient aux coins de leur manteau, pour se rendre sans cesse présent par ce signe extérieur le souvenir des commandements de Jéhova. De nos jours encore, les Israélites sont fidèles à porter les *tzizzith*, comme les phylactères, à partir de l'âge de treize ans : ils les ont toutefois modifiées et reléguées au-dessous des vêtements. Ce ne sont plus que deux petits sacs de toile qui tombent l'un sur la poitrine, l'autre sur le dos à la façon d'un scapulaire, et qui renferment de petites franges bariolées de bleu. On récite en les revêtant la prière suivante : Sois loué, Eternel notre Dieu, roi de l'Univers, qui nous as sanctifiés par tes commandements et qui nous as donné le précepte des *tzizzith*; Cf. Coppel, ouvrage cité, p. 66. — Les Pharisiens dilataient leurs franges de même que leurs tephillines et pour un motif semblable. S. Jérôme ajoute dans son commentaire qu'ils y inséraient en outre des épines très-aigues qui leur déchiraient les pieds à chaque pas : ils se donnaient ainsi un plus grand air de sainteté.

6. — Second trait : il faut à ces saints personnages les premières places en tout lieu. A chacun son rang : telle était, dans les placements de divers genre, la règle des Orientaux qui sont encore plus pointilleux que nous sous ce rapport. Les Scribes et les Pharisiens, se croyant supérieurs à tous les autres hommes, agissaient en conséquence de manière à obtenir partout le premier rang. — *Primos recubitus in cœnis*. Assistait-il à un repas, il leur fallait, d'après le texte grec, les places d'honneur sur la couche ou le divan, *τὴν πρωτοκλισίαν* : c'était, chez les Hébreux, Cf. Luc. xiv, 8 et ss.; Jos. Ant. xv, 2, 4, l'extrémité supérieure du « lectus tricliniaris ». Jésus fut un jour témoin des misérables petites manœuvres auxquelles les Pharisiens se livraient pour conquérir les places les plus distinguées, Cf. Luc. l. c., et il en fit le sujet d'une belle parabole. — *Primas cathedras in synagogis*. Assistait-il à quelque assemblée religieuse dans les syna-

dans les festins et les premiers sièges dans les synagogues,

7. Et les salutations sur la place publique, et que les hommes les appellent Rabbi.

8. Pour vous, ne veuillez pas être

in cœnis, et primas cathedras in synagogis,

Marc. 12, 39; Luc. 11, 43, et 20, 46.*

7. Et salutationes in foro, et vocari ab hominibus Rabbi.

8. Vos autem nolite vocari Rabbi;

gogues, ils recherchaient les premiers sièges, situés à l'entrée de ce que nous appellerions le sanctuaire, en avant du meuble sacré qui contenait les rouleaux bibliques. Ceux qui occupaient ces places avaient toute l'assistance en face d'eux : rien de mieux pour les Pharisiens qui ne demandaient qu'à être vus.

7. — Troisième trait : amour des Scribes pour les salutations respectueuses et pour les titres. — *Salutationes in foro* : ils voulaient que tous les passants s'inclinaient devant eux ; c'est pourquoi ils avaient édicté une loi spéciale, obligeant leurs inférieurs à leur donner cette marque de respect dans les rues et sur les places publiques. Cf. Kidduschin, f. 33; Chullin, f. 54. — *Vocari... Rabbi*. « Rabbi », רבי, était un titre de respect donné par les Juifs à leurs Docteurs. Nous avons vu les Pharisiens eux-mêmes, Cf. xxii, 46, 36, l'adresser à Notre-Seigneur Jésus-Christ tout aussi bien que les Apôtres. Le quatrième évangéliste, i, 39, le traduit « ex professo » par le mot grec διδάσκαλος, « Magister » des Latins, et tel est aussi son équivalent accoutumé dans le récit des synoptiques. De même que « magister » est formé de « magis, magnus », de même רבי dérive de l'adjectif רב, rab, qui signifie grand. L'iod final est très-probablement paragogique, puisque S. Jean et les autres évangélistes traduisent simplement Rabbi par διδάσκαλος. Suivant quelques hébraïants, ce serait le pronom suffixe de la première personne, de sorte que Rabbi équivaldrait à : Mon Maître. Rabban ou Rabboni, Cf. Joan. xx, 46, était encore un titre plus relevé, selon la règle suivante qu'on trouve dans Aruch, s. v. רבני : « Ordo in ore omnium sic est : major est Rabbi quam Rab, et major est Rabban quam Rabbi ». Ce dernier nom était cependant le plus usité. Il s'est conservé dans le mot Rabbīn, de même que Rab subsiste encore dans l'appellation de Rebb, que les Juifs de plusieurs contrées assignent à ceux de leurs coreligionnaires qui font preuve d'une certaine connaissance du Talmud. Cf. L. Kompert, Nouvelles juives, trad. par Stauben, Paris 1873, p. 2. Dans le « textus receptus », παῖς est répété deux fois de suite, et il est possible que Notre-Seigneur ait fait à dessein cette réduplication, pour mieux lépeindre la sotte vanité des Docteurs : Ils

aimaient à s'entendre dire, Rabbi, Rabbi ! Plusieurs passages talmudiques, cités par Lightfoot, redoublent aussi le titre de la même manière : « R. Akibah dixit R. Eleazar : Rabbi, Rabbi ! », Hieros. Moed Katon, f. 84, 4. « Quum accederet (quidam doctor) ad propriam urbem, prodierunt ei in occursum concives, dicentes : Salve, Rabbi, Rabbi, Doctor, Doctor! שְׁלוֹם עֲלֶיךָ רַבִּי מִרְיָהּ מִרְיָהּ. Un disciple, enseignaient les Scribes, qui omet de saluer son Maître en lui disant Rabbi, provoque la majesté divine à s'éloigner d'Israël. Babyl. Berach. f. 27, 2.

8. — Depuis cet endroit jusqu'au v. 42 inclusivement, le Sauveur tire pour ses disciples la morale des reproches qu'il vient d'adresser aux Pharisiens. Bien loin d'imiter l'orgueil des Docteurs juifs, ils doivent au contraire aimer et pratiquer dans toute son étendue l'humilité chrétienne. — *Vos autem* est emphatique : vous, mes disciples, par opposition aux Scribes et aux Pharisiens. — *Nolite vocari Rabbi*. Les livres juifs racontent que le titre de Rabbi n'est pas antérieur à l'époque d'Hérode-le-Grand, et qu'auparavant les hommes les plus illustres d'Israël étaient tout simplement appelés par leur nom, ce qui, ajoutent-ils, était encore plus honorable : « Secula vetustiora, quæ digniora erant, opus non habuerunt titulo vel Rabban, vel Rabbi, vel Rab; nam ecce ascendit Hillel de Babylone, et nomini ejus non est additus titulus Rabbīnatus; atque ita erat de iis qui nobiles erant inter prophetas », Aruch. l. c. Et ces livres avaient raison ; mais on ne les écoutait guère. Jésus tient le même langage à ses disciples : il ne veut pas que les chrétiens courent après les honneurs et les distinctions, qu'ils recherchent avidement les titres, comme le faisaient les Pharisiens. Mais il est bien évident d'autre part qu'il ne proscripit pas les titres d'une manière absolue dans son Eglise. Le respect mutuel et l'existence d'une hiérarchie exigent l'emploi de certaines expressions honorifiques : vouloir les supprimer à la façon des démagogues et des Puritains, en s'appuyant sur les vv. 8-40, ce serait forcer le sens des paroles de Jésus et tomber dans un autre genre de Pharisisme. Aussi Euthymius traduisait-il fort bien la recommandation μή κληθεῖτε par cette courte paraphrase : μή ζητήσαντε κληθῆναι, ne

unus est enim Magister vester : omnes autem vos fratres estis.

Jac. 3, 1.

9. Et patrem nolite vocare vobis super terram, unus est enim Pater vester qui in cœlis est.

Mat. 1, 6.

10. Nec vocemini magistri; quia Magister vester unus est, Christus.

11. Qui major est vestrum, erit minister vester.

12. Qui autem se exaltaverit, humiliabitur, et qui se humiliaverit, exaltabitur.

Luc. 14, 11; et 18, 14.

appelés Rabbi, car vous n'avez qu'un seul maître et vous êtes tous frères.

9. Et n'appellez personne votre père sur la terre, car vous n'avez qu'un Père, qui est dans les cieux.

10. Qu'on ne vous appelle pas non plus Maîtres, car vous n'avez qu'un seul Maître, le Christ.

11. Celui qui est le plus grand parmi vous sera votre serviteur.

12. Mais celui qui s'exaltera sera humilié, et celui qui s'humiliera sera exalté.

cherchez pas à vous faire appeler Rabbi. Cf. S. Jérôme in h. l. — Notre-Seigneur indique ensuite le motif de sa recommandation : *Unus est enim magister...* Pour les chrétiens, il n'y a qu'un seul chef proprement dit, qui est le Christ, ainsi que l'ajoute le « *textus receptus* » à la suite de plusieurs manuscrits. Lui seul mérite donc véritablement le nom de Rabbi. — Au lieu de διδάσκαλος qui est, nous l'avons vu, la traduction habituelle de Rabbi, le texte grec emploie ici le substantif καθηγητής, qui signifie guide en général, supérieur. Les abbés et les abesses des anciens couvents grecs étaient nommés καθηγουμένος, καθηγουμένη. — *Omnes vos fratres*. Si les disciples de Jésus sont frères, ils sont égaux par conséquent; pourquoi donc ambitionneraient-ils des titres qui sembleraient protester contre cette égalité fraternelle? Il y a pourtant bien loin entre cette fraternité chrétienne et la fraternité révolutionnaire qui prétend niveler toutes les situations sociales.

9. — *Patrem nolite vocare*. Entre les deux μη κληθετε du v. 8 et du v. 10, Jésus place un μη καλεσητε à l'actif, pour montrer qu'on ne doit ni rechercher les titres honorifiques, ni les employer avec affectation à l'égard des autres. — אב, Ab, « pater », en chaldéen אבא, Abba, d'où dérivent les noms de εὐδὲς, « abbas », abbé, était un titre aimé des Rabbins. « Apud Talmudicos, אבא etiam honoris nomen olim fuit », Buxtorf, Lexic. hebr. p. 10. « Abba nomen est honoris sicut Rabbi », Juchasin, f. 31, 2. Le Talmud de Babylone raconte que le roi Josaphat, apercevant un Docteur, descendit de son trône et l'embrassa respectueusement en disant : רבי רבי מורי מורי, Rabbi, rabbi, ô père, ô père, ô maître, ô maître! Maccoth, f. 21, 1. Le nom de père est donc pris ici au figuré et non dans le sens strict : il ne désigne pas les

pères selon la nature, mais les pères spirituels qui engendrent ou l'intelligence en l'instruisant, ou le cœur en le formant et en le sanctifiant. — *Super terram*, par opposition au ciel, où habite notre vrai Père à qui nous disons chaque jour : Notre Père qui êtes aux cieux. Si donc « on vous appelle père parce que vous en faites la fonction, elle est déléguée, elle est empruntée. Revenez au fond : vous vous trouverez frère et disciple », Bossuet, Médit. sur l'Évangile, Dern. Semaine, 57^e jour.

10. — *Nec vocemini magistri*. Ici, « magistri » est probablement employé dans le sens de l'hébreu נשיא ou מלך, prince, seigneur : autrement, nous aurions une répétition pure et simple du verset 8. Il est visible que Jésus veut établir une gradation dans la pensée.

11. — *Qui major est*. Le Sauveur avait exprimé peu de jours auparavant, en face des seuls Apôtres, Cf. xx, 26, cette grande loi de la supériorité chez les chrétiens : il la répète en ce moment pour la faire contraster avec l'orgueil des Pharisiens et des Docteurs juifs. « Nihil modestia præstantius; ideoque hanc virtutem frequenter illis commendat... Vidistine quomodo ad contrarium ex diametro auditorem impellat? Neque enim solum impedit primatus amare, sed et extrema sequi jubet » S. Jean Chrysost. Hom. LXXII in Matth.

12. — *Qui se exaltaverit*. Le divin Maître termine la première partie de son réquisitoire par cette phrase proverbiale qui semble lui avoir été familière. Cf. Luc. xiv, 11; xviii, 14. On prête au célèbre Hillel une sentence analogue : « Humilitas mea est elevatio mea, et elevatio mea humilitas mea » (ap. Olshausen in h. l.). — Ces deux maximes ne font du reste que donner un nouveau tour à une vérité pratique enseignée déjà par le

13. Or, malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieux; car vous n'entrez pas, et vous ne laissez pas entrer ceux qui voudraient entrer.

14. Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que

13. Væ autem vobis, Scribæ et Pharissæi hypocritæ; quia clauditis regnum cœlorum ante homines; vos enim non intratis, nec introeuntes sinitis intrare.

14. Væ vobis, Scribæ et Pharissæi hypocritæ; quia comeditis domos

Sage, Prov. xxix, 23 : L'humiliation suit l'orgueilleux et la gloire accompagne l'humble d'esprit. Cf. Job. xxii, 29; Ezech. xvii, 24; Jac. iv, 6; I Petr. v, 5.

b. Seconde partie du Discours, §§. 13-33.

Cette partie consiste en huit apostrophes véhémentes auxquelles l'interjection « Væ », qui les précède régulièrement, donne la forme de malédictions. « Invehitur mira Christus acrimonia in Scribas et Pharissæos usque ad finem capitis, eorum præsertim hypocrisim accusans, non illo quidem iracundiæ impotentis impetu, sed certo iudicio ac consilio », Maldonat, Comm. in h. l. Jésus est cependant venu pour bénir : mais comment pourrait-il s'empêcher de maudire ces hommes qui anéantissent auprès de son peuple son œuvre de salut ?

Première malédiction, §. 13.

13. — Dans quelques versions et dans les manuscrits E. F. G. H. K. etc., ce verset a changé de place avec le 14^e; mais l'ordre suivi par la Vulgate est le mieux accrédité. — *Væ autem vobis*. La particule « autem » établit une transition entre la première et la seconde partie du discours, en même temps qu'elle introduit la première malédiction. — *Quia clauditis*. Chaque fois qu'il lancera contre les Pharisiens un « Væ » terrible auquel il leur sera impossible d'échapper, Jésus le motivera par l'indication de quelque faute grave dont ils se rendaient coupables. Ici, il leur reproche tout d'abord de damner ceux qu'ils étaient chargés de conduire au ciel. L'idée est exprimée sous une frappante métaphore. — *Clauditis regnum cœlorum*... Le royaume des cieux ressemble à un palais qui est destiné à recevoir tous les hommes : la porte du palais, c'est la foi en Jésus-Christ. Or, les Scribes ont la clef de cette porte. En croyant eux-mêmes à la mission divine de Jésus, en excitant leurs subordonnés à y croire, ils pourraient ouvrir le royaume des cieux, et telle était le noble rôle que la Providence leur avait départi. Mais ils préférèrent le fermer et pour eux-mêmes et pour les autres. Notons l'expression *ante homines*, c'est-à-dire « quum homines prope jam essent », ce qui aggrave la faute des Docteurs. — *Vos non*

intratis : ils restent volontairement en dehors, à cause de leur incrédulité et à cause de leur corruption morale. — *Nec introeuntes sinitis*... C'était là un crime énorme, qui méritait bien d'ouvrir cette longue série de reproches. L'Evangile tout entier nous montre le peuple bien disposé en faveur de Jésus. Il entrait avec empressement dans le royaume messianique et il eût suffi d'un mot prononcé par les Docteurs pour changer cet heureux élan en une foi vive et profonde; mais ce sont eux au contraire qui ont étouffé les bons sentiments de la foule, eux qui l'ont surexcitée contre le Christ. « Conticuit populus meus, eo quod non habuerit scientiam », s'écriait Dieu par la bouche de son prophète, Os. iv, 6. Malheur donc, ajoutait-il ensuite, à ceux qui devaient lui procurer la science et qui ne la lui ont pas donnée !

Seconde malédiction, §. 14.

14. — La critique a dirigé depuis longtemps de sérieuses attaques contre l'authenticité de ce verset. Indépendamment de la transposition signalée plus haut, on lui reproche d'avoir été omis par les manuscrits grecs B. D. Z. et Sinait., par les versions armén., saxon., l'Itala, par plusieurs manuscrits de la Vulgate et par plusieurs Pères. Aussi Albert-le-Grand le regardait-il déjà comme une interpolation. Il y a néanmoins un si grand nombre de témoins qui lui sont favorables, que nous n'hésitons pas à le croire authentique. — *Quia comeditis*.... Autre métaphore pittoresque. — *Domos* est pris dans le sens de fortune, comme בָּתֵּי dans la Genèse, xlv, 48 (Septante : τὰ ὑπαρχόντα), au livre d'Esther, viii, 4 (d'après la traduction grecque) et dans les auteurs classiques; Cf. Hagen, Sprachl. Erörterung. zur Vulgata, p. 94. — *Viduarum*. Circonstance doublement aggravante, car il est facile d'abuser d'une veuve qui n'a personne pour la défendre : c'est là un butin aisé pour un Docteur habile; d'un autre côté il y a un plus grand crime à la dépouiller, parce qu'on la met ainsi dans une situation désolante pour le reste de ses jours. — *Orationes longas orantes*. Le grec exprime plus clairement l'idée : καὶ προάσαι μακρὰ προσευχόμενοι. De même S. Marc, xii, 40 : « sub obtentu prolixæ orationis », et S. Luc, xx, 47 :

viduarum, orationes longas orantes; propter hoc amplius accipietis iudicium.

Marc., 12, 40; Luc., 20, 47.

15. Væ vobis, Scribæ et Pharissæi hypocritæ; quia circuitis mare et aridam, ut faciatis unum proselytum; et cum fuerit factus, facitis eum filium gehennæ duplo quam vos.

vous dévorez les maisons des veuves en faisant de longues prières; c'est pourquoi vous recevrez un plus sévère jugement.

15. Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous parcourez la mer et la terre pour faire un prosélyte, et quand il l'est devenu, vous faites de lui un fils de la géhenne deux fois plus que vous.

« simulantes longam orationem ». Jésus indique par ces mots le moyen qu'employaient les Rabbis d'alors pour soutirer l'argent des veuves : ils s'offraient pour faire à leur intention de longues prières en échange desquelles ils exigeaient ou du moins acceptaient des sommes considérables. Mais ce trafic infâme et sacrilège sera châtié comme il le mérite. — *Propter hoc, amplius...* « Quisquis male operatur supplicio dignus est : quisquis autem pietatis ostentu id facit, et fallaci specie utitur ad nequitiam, longe graviori est supplicio obnoxius », S. Jean Chrys. Hom. LXXIII in Matth. Rien de plus juste donc qu'une punition plus grande pour de tels criminels.

Troisième malédiction, 7. 15.

15. — Notre-Seigneur Jésus-Christ reproche maintenant aux Scribes et aux Pharisiens leur prosélytisme de mauvais aloi, dont les païens eux-mêmes se moquaient. Ses premières paroles, *circuitis mare et aridam*, décrivent avec ironie le zèle de ses ennemis pour faire des prosélytes, toute la peine qu'ils se donnaient à cette intention; Cf. Joseph. Ant. xx, 2, 3. Elles équivalent à l'expression proverbiale des Latins « omnem lapidem movere ». Le mot « aridam » est calqué sur l'hébreu יבשה (le féminin au lieu du neutre) et représente la terre; Cf. Gen. 1, 40; Agg. II, 7; Jon. 1, 9; II, 44; etc. César et d'autres auteurs latins emploient « aridum », les Grecs τὸ ἄρδρον, dans le même sens. — Les paroles suivantes, *ut faciatis unum proselytum*, indiquent le résultat obtenu par tant de marches et de contre-marches : on finit par faire un prosélyte ! Puisque les exégètes protestants appliquent le 7. 14 aux prêtres catholiques, nous pouvons bien leur rendre la pareille et jeter, d'après des rapports officiels signés par leurs correligionnaires (voir l'ouvrage de M. Marshall: Les missions chrétiennes, passim), le 7. 15 à la face des missionnaires anglicans, méthodistes, luthériens et autres, qui obtiennent les mêmes résultats que les Pharisiens, après une même dépense d'efforts et d'argent. — Le nom de prosélyte vient du

grec προσερχομαι, je m'approche, et il servait à désigner les païens convertis au Judaïsme (en hébreu גר, « adventitius »). Il y avait deux sortes de prosélytes, les prosélytes de la porte, גרי שער, et les prosélytes de la justice, גרי צדק. Les premiers se bornaient à abjurer le paganisme et à observer les sept commandements dits de Noë parce que le Seigneur les aurait imposés à ce patriarche (ce sont : la fuite de l'idolâtrie, du blasphème, du meurtre, de l'impudicité, du vol, la prohibition de se nourrir de sang ou de viandes étouffées, la loi d'obéissance) ; les autres étaient circoncis et englobés dans le peuple théocratique, dont ils suivaient toutes les coutumes religieuses et civiles. Comparez l'article Prosélytes dans les Dictionnaires de Dom Calmet et de Wetzer et Welte. — *Quum factus fuerit*, scil. « proselytus ». — *Filium gehennæ*, hébraïsme qui signifie « digne de l'enfer ». — *Duplo quam vos*. Les Hérodes à Jérusalem, Poppée à Rome, sont de frappants exemples du fait allégué par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le Talmud même montre par quelques phrases vigoureuses le cas que les Juifs honnêtes faisaient de la plupart des prosélytes. « Proselyti (et les Sodomites auxquels on ne craint pas de les associer) impediunt adventum Messiae. Proselyti sunt sicut scabies Israeli ». Babyl. Niddah, f. 43, 2. C'était un dicton populaire qu'aucun homme sensé ne voudrait se fier à un prosélyte, même après 24 générations. Cf. Jalkuth Ruth, f. 163, 4. Voilà donc à quoi aboutissaient les efforts des Docteurs pour sauver les païens : ils les rendaient pires qu'eux-mêmes, les scandalisant après les avoir éclairés, de telle sorte qu'un prosélyte ne tardait pas à présenter un affreux mélange de vices juifs et de vices païens. Rien n'est plus exact que ce triste trait de psychologie. « Ita est natura comparatum, ut vitia potius quam virtutes imitemur et in rebus malis a discipulis magistri facile superentur », Maldonat, in h. l. Voir sur ce verset la savante dissertation de J. Andr. Danz, « Cura Judæorum in conquirendis proselytis », insérée dans le « Nov. Testam. ex

16. Malheur à vous, guides aveugles, qui dites : Quiconque jure par le temple, ce n'est rien; mais quiconque jure par l'or du temple doit ce qu'il a juré.

17. Insensés et aveugles, lequel est le plus grand, l'or ou le temple qui sanctifie l'or?

18. Et quiconque jure par l'autel, ce n'est rien; mais quiconque jure par le don qui est sur l'autel, doit ce qu'il a juré.

19. Aveugles, car lequel est le plus grand, le don ou l'autel qui sanctifie le don?

20. Celui donc qui jure par l'autel jure par lui et par tout ce qui est dessus.

16. Væ vobis, duces cæci, qui dicitis : Quicumque juraverit per templum, nihil est; qui autem juraverit in auro templi, debet.

17. Stulti et cæci : quid enim majus est, aurum, an templum quod sanctificat aurum?

18. Et quicumque juraverit in altari, nihil est : quicumque autem juraverit in dono quod est super illud, debet.

19. Cæci : quid enim majus est, donum, an altare quod sanctificat donum?

20. Qui ergo jurat in altari, jurat in eo et in omnibus quæ super illud sunt.

Talmude illustratum » de Meuschen, p. 649 et suiv. — Il est inutile de faire observer que Jésus n'attaque nullement le prosélytisme en général, qui est un acte de zèle, mais les abus qui peuvent s'y attacher.

Quatrième malédiction, §§. 16-22.

46. — Dans ce quatrième « Væ », Jésus attaque les faux principes des Scribes relativement au serment. Il leur a déjà déclaré la guerre sous ce rapport, dès le début de sa Vie publique, Cf. v, 33 et ss.; mais il veut renverser encore leurs théories perverses pour rendre son acte d'accusation plus complet. Du reste, la question n'est pas traitée au même point de vue, car nous avons ici des détails nouveaux. — *Duces cæci* : et comme tels ils périront misérablement, en perdant avec eux tous ceux qui se mettront sous leur conduite; Cf. xv, 14. Les exemples qui suivent prouvent jusqu'où allait leur aveuglement; aussi cette épithète est-elle répétée jusqu'à trois reprises dans ce passage. Cf. §§. 47 et 49. — *Per templum*. On jurait fréquemment alors par le Temple, « per habitaculum hoc », ainsi qu'on s'exprimait dans la formule habituelle du serment. — *Nihil est*, ce n'est rien; par conséquent on ne doit rien en pareil cas, un serment de ce genre étant censé nul et de nulle valeur. Mais on n'a qu'à modifier légèrement la formule, à jurer *in auro templi* (hébraïsme pour « per aurum »), c'est-à-dire, par les riches ornements d'or du Temple, ses vases précieux, ses trésors, aussitôt on est tenu d'accomplir le serment!

47. — Jésus démontre par une simple réflexion l'inconséquence absurde d'une pareille manière d'agir. A la question qu'il pose à

ses adversaires, on ne pouvait faire qu'une seule réponse : Le Temple! Mais si le temple est bien supérieur à l'or qu'il contient, n'est-il pas souverainement insensé de se conduire dans la pratique comme si l'or du Temple valait mieux que le Temple, comme si l'or du Temple sanctifiait le Temple? Nous avons ainsi un premier principe du Sauveur touchant les serments, et on peut le formuler dans les termes suivants : Jurer par une chose inférieure ne peut pas faire contracter une obligation plus grande que jurer par un objet supérieur.

48. — *Juraverit in altari*. Le Sauveur apporte ici un second exemple des serments alors usités chez les Juifs et des distinctions ridicules qu'on y établissait d'après l'enseignement des Docteurs. Jurer par l'autel des holocaustes, ce n'était rien; mais si l'on jurait par les victimes offertes et consumées sur cet autel, on devait accomplir son serment sous peine de parjure et de sacrilège. — Le premier *quicumque* est au nominatif absolu, comme au §. 46, la phrase restant suspendue.

49. — Notre-Seigneur raisonne sur cet exemple de même qu'il l'a fait sur le précédent. La valeur de l'autel vient-elle du sacrifice offert sur lui? Ou n'est-ce pas lui, au contraire, qui communique tout son prix à la victime, rendant sacré ce qui n'avait été que profane jusqu'alors? Les Scribes étaient vraiment bien aveugles pour ne pas voir des choses si évidentes.

20. — *Qui ergo jurat...* Par ces paroles, Jésus-Christ établit un second principe relativement au serment : Jurer par la partie d'un tout ne crée pas une obligation supérieure à celle qui est produite par l'action de

21. Et quicumque juraverit in templo, jurat in illo et in eo qui habitat in ipso :

22. Et qui jurat in cœlo, jurat in throno Dei et in eo qui sedet super eum.

23. Væ vobis, Scribæ et Pharissæi hypocritæ: qui decimatis mentham, et anethum, et cyminum, et reliquistis quæ graviora sunt legis, iudicium, et misericordiam, et fidem.

21. Et quiconque jure par le temple jure par lui et par Celui qui y habite.

22. Et celui qui jure par le ciel, jure par le trône de Dieu et par Celui qui l'habite.

23. Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui payez la dime de la menthe, de l'anis et du cumin et négligez les points les plus graves de la loi, la justice, la misé-

jurer au nom de l'objet tout entier. — *Et in omnibus...* Les victimes recevant de l'autel leur valeur véritable, elles s'incorporent en quelque sorte à lui de manière à n'en pouvoir plus être séparées, même dans une formule de serment.

21. — Troisième principe de la plus haute gravité : Jurer par le Temple, ou par l'autel, ou par tout autre objet semblable, c'est jurer en fin de compte par Dieu lui-même, auquel se rapportent toutes les créatures. Les Rabbins niaient l'existence de cette relation en fait de serment. Voici en effet ce que nous lisons au traité Schebuoth, f. 35, 2 : « Quia præter Deum, cœli et terræ creatorem, datur etiam ipsum cœlum et terra, indubium esse debet quod is qui per cœlum et terram jurat, non per eum juret qui illa creavit, sed per illas ipsas creaturas ». Mais que signifierait un serment qui ne reposerait que sur une chose inanimée ? Les Romains semblent avoir connu ces singulières distinctions des Israélites ; de là l'épigramme mordante de Martial contre un Juif, Epigr. 1, 97 :

Ecce negas, jurasque mihi per templa Tonantis;
Non credo : jura, verpe, per Anchialum.

« Anchialum » est sans doute une forme corrompue des mots hébreux חַי הַאֱלֹהִים, *Chai haëlohim*, חַי הָאֵל, *Chai haël*, par lesquels on prêtait quelquefois serment.

22. — *Qui jurat in cœlo...* C'est un nouveau développement du troisième principe. On jure par Dieu toutes les fois qu'on jure par la nature. Ici encore, les conclusions de Jésus sont diamétralement opposées à celles des Pharisiens. Ceux-ci disaient, en effet, comme leurs interprètes subséquents : « Si quis jurat per cœlum, terram, solem, etc., hoc non est juramentum », Maimonid. Hal. Scheb. c. 12. — Ainsi se termine la quatrième malédiction, dans laquelle Notre-Seigneur renverse par une argumentation brillante, pleine de logique, les conclusions immorales et absurdes de ses adversaires en matière de serment.

Cinquième malédiction, §§. 23-24.

23. — Le Sauveur reproche aux Scribes, dans ce cinquième « Væ », d'être scrupuleux dans les petites choses et larges sans mesure pour des obligations très-graves. Il apporte deux exemples à l'appui de son blâme, l'un dans ce verset, l'autre dans le suivant. — *Decimatis*. « Decimare », avec l'accusatif de l'objet, signifie payer la dime d'une chose, (Cf. Luc. xviii, 12, « decimas do »), en donner à qui de droit la dixième partie, soit en valeur, soit en nature. Cette dime, dont on trouve des traces chez tous les peuples de l'antiquité, avait été prescrite à la nation théocratique comme un tribut à Jéhova son roi ; Cf. Levit. xxvii, 30 et ss. ; Num. xviii, 24 ; Deut. xiv, 22 et s. Elle était annuelle et embrassait tous les produits du sol et le bétail. C'étaient les Léuites et les prêtres qui en bénéficiaient. Relativement aux fruits de la terre, on avait établi ce principe général que les articles comestibles tombaient tous sous la loi de la dime ; mais l'usage en avait notablement restreint l'application, aussi n'exigeait-on en rigueur de justice que la dime des trois récoltes mentionnées nommément au Deutéronome, ch. xiv, v. 23. Le reste était laissé à la dévotion d'un chacun ; Cf. Carpzov, Appar. biblic. p. 619, 620. Les Scribes affectaient sur ce point comme sur beaucoup d'autres une minutieuse exactitude, et on les voyait porter aux lévites la dime même des légumes les plus insignifiants, suivant cette règle qu'ils avaient adoptée : « Quodcumque cedit in cibum, quodque custoditur, quodque e terra nascitur, decimatur », Maaseroth, cap. i. hal. 1. — Jésus signale trois plantes spéciales, pour montrer jusqu'où s'étendait le scrupule pharisaïque : 1^o *mentham*, en grec ῥόδον, l'herbe à la suave odeur, la « מִנְתָּה des Rabbins, probablement la « mentha sylvestris » de Linné qui croît abondamment en Syrie, ou du moins l'une de ses nombreuses variétés. Les Juifs en aimaient soit le goût, soit le parfum ; aussi la mélangeaient-ils à leurs mets comme condiment ; ils en suspendaient même des branches dans les synagogues pour y répandre un

ricorde et la foi. Il fallait faire ceci et ne pas omettre cela.

24. Guides aveugles, arrêtant au filtre un moucheron et engloutissant un chameau.

Hæc oportuit facere, et illa non omittere.

Luc. 11, 42.

24. Duces cæci, excolantes culicem, camelum autem glutientes.

bon air. — 2^o *Anetum*, l'anis (« anethum graveolens »), plante aromatique de la famille des ombellifères, dont la feuille et la graine étaient employées par les anciens soit comme assaisonnement, soit comme remède; Cf. Pline, Hist. Nat., xix, 64; xx, 74. « Anethum, disent les Rabbins, decimatur et quoad semen et quoad herbam », R. Solom ap. Lightfoot in h. l. — 3^o *Cuminum* ou כמון, *Cammon*, Cf. Is. xlviii, 25, 27. le « cum inum sativum » de Linné, autre ombellifère dont les graines odoriférantes avaient aussi des propriétés médicinales, Cf. Pline, Hist. Nat., xix, 8. Les Juifs la cultivaient dans leurs jardins, en compagnie de la menthe et de l'anis. — Tous les préceptes divins n'étaient pas traités par les Pharisiens avec autant de fidélité et de rigueur : tandis qu'une vaine ostentation rendait ces hypocrites exacts aux petites lois d'une observance facile, ils négligeaient totalement, *relquistis*, ainsi que le leur reproche Jésus, les commandements de la plus haute gravité, entre autres ceux qui concernent la justice, *judicium* משפט des Hébreux), la miséricorde, c'est-à-dire la charité à l'égard du prochain (dans l'Ancien Testament, *חסד* est souvent associé à משפט; Cf. Mich. vi, 8; Os. xii, 6; Zach. vii, 9), enfin la fidélité à leurs promesses. « Tria enumerantur, tribus minoribus opposita, graviora », Bengel. — Τα βαρύτερα du texte grec a été bien traduit par *graviora* dans la Vulgate : ce n'est pas un synonyme de « difficiliora », comme le voudrait Meyer. — Après avoir établi le contraste immoral qui existe dans la conduite des Scribes, Notre-Seigneur donne une sérieuse leçon à ces superbes Docteurs. — *Hæc oportuit facere...* « Hæc » désigne les trois choses nommées en dernier lieu ; c'étaient elles qu'il fallait accomplir avant tout. *Illæ* se rapporte aux dîmes indiquées plus haut. Il est donc bon d'être fidèle aux lois les plus petites par leur objet, mais il est encore meilleur et plus nécessaire de ne pas méconnaître les grands principes moraux sur lesquels s'appuie la vraie religion.

24. — Jésus poursuit le développement du même reproche, et cite un second exemple de l'inconséquence étonnante des Scribes. D'une part, *excolantes culicem*, d'autre part, *camelum glutientes*. Cette antithèse frappante repose sur l'usage qui existait à l'époque de Notre-Seigneur, non-seulement chez les Juifs,

mais aussi chez les Grecs et les Romains, de filtrer le vin, le vinaigre et les autres liqueurs (« liquare vinum » des classiques latins). Toutefois, tandis que cette coutume n'avait lieu la plupart du temps que dans un but de propreté, elle était pour les Pharisiens un acte religieux auquel ils ne se seraient pas permis de manquer, parce qu'alors en avalant même par mégarde quelque petit insecte (en grec χώνωψ, mouche à vin) noyé dans la liqueur, ils auraient enfreint les lois relatives à la pureté légale, qui avaient pour eux une si grande importance; Cf. Lev. xi, 20, 23, 41, 42; xvii, 40-44. Un moucheron n'était-il donc pas un animal impur? Voilà pourquoi ils filtraient, ordinairement à travers un linge de lin, tout ce qu'ils buvaient. Les Bouddhistes agissent de même, pour un motif semblable, dans l'Hindoustan et dans l'île de Ceylan. — Tout en prenant des précautions si considérables pour ne pas violer la Loi dans les détails les plus minimes, les Docteurs juifs ne craignaient pas de la blesser dans ses prescriptions les plus urgentes : c'est ce qu'indique l'hyperbole contenue dans les mots suivants, « camelum glutientes ». Le chameau, qui est aussi un animal impur, est opposé au moucheron à cause de sa grosse taille : il est censé être tombé dans le breuvage des Scribes qui l'avalent sans scrupule, eux qui n'auraient pas osé boire du vin non filtré, de crainte de se rendre impurs en avalant un animalcule. — La locution employée par Jésus était proverbiale selon toute vraisemblance, comme le montre l'expression analogue de Libanius : στον χώνωψ ἐλέφαντι παραβάλλομενος. On peut consulter, sur ce verset, Bochart, Hierozoicon. II, p. 565; Meuschen, Nov. Test. ex Talmude illustrat. p. 403: Nous avons pensé que le lecteur prendrait volontiers connaissance d'une pièce officielle, émanée récemment de la synagogue de Cologne, et prouvant que l'opération de « colare culicem » subsiste encore en principe chez les Juifs orthodoxes. C'est un acte par lequel est déclaré כשר, ou licite, le vin de Champagne préparé par un négociant de Reims pour l'usage spécial des Juifs. Nous traduisons littéralement l'hébreu moderne dans lequel il a été composé. « J'atteste par les présentes que, du pays de France, de la ville de Reims, est venu auprès de moi il y a deux ans, le sieur N. négociant en vins de

25. Væ vobis, Scribæ et Pharisei hypocritæ : quia mundatis quod de foris est calicis et paropsidis; intus autem pleni estis rapina et immunditia.

26. Phariseæ cæce, munda prius quod intus est calicis et paropsidis, ut fiat id quod de foris est mundum.

27. Væ vobis, Scribæ et Pharisei hypocritæ : quia similes estis sepulcris dealbatis, quæ a foris parent hominibus speciosa, intus vero plena

25. Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat, et au dedans vous êtes pleins de rapine et de souillure.

26. Pharisien aveugle, nettoie d'abord l'intérieur de la coupe et du plat, pour que l'extérieur devienne net.

27. Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous êtes semblables à des sépulcres blanchis, qui à l'extérieur paraissent

Champagne; il m'a dit qu'il était prêt à fabriquer du vin « coscher » (licite), dont pourraient se pourvoir les Israélites fidèles aux lois de leurs pères. Après qu'il se fût engagé à exécuter tout ce que je lui prescrirais, je partis pour Strasbourg afin d'y chercher des hommes fidèles et éprouvés. Les ayant trouvés, je les envoyai à Reims, chez le négociant susdit, non sans les avoir instruits de tout ce qui concerne le vin « coscher ». Ils y sont allés trois fois : la première à l'époque où l'on presse le raisin, la seconde au moment où l'on met le vin en bouteilles, la troisième lorsqu'on débouche les bouteilles pour y verser encore un peu de vin afin de les remplir. Ces hommes ont préservé le vin de toute atteinte étrangère, et chaque fois qu'ils s'en retournaient chez eux, ils ont fermé la cave et ont apposé les scellés sur la porte, et la clef est restée entre leurs mains. Quand tout fut achevé, ils ont scellé les bouteilles et ont placé sur chacune d'elles les signes כשר et פסח. Ainsi donc tout le vin fourni par le marchand susdit est « coscher » quand il est dans des bouteilles marquées de ces deux signes, et il est permis d'en boire pour la Pâque ».

Sixième malédiction, §§. 25-26.

25. — *Mundatis quod de foris est.* Jésus condamne maintenant les Scribes, parce qu'ils sont aussi impurs au fond de leur âme qu'ils s'efforcent de paraître purs au dehors. — *Calicis et paropsidis.* Allusion aux ablutions sans nombre auxquelles les Pharisiens soumettaient, avant les repas, tous les objets qui leur servaient à table, comme l'affirme S. Marc, VII, 4 : « Multa sunt quæ tradita sunt illis servare, baptismata calicum, et urceorum, et æramentorum, et lectorum ». — *Intus autem...* La pureté vient du dedans et doit se répandre de là sur la vie extérieure; mais, chez les Pharisiens, il n'y a que le dehors qui soit pur : l'intérieur est affreusement corrompu. — *Pleni estis.* Dans le texte

grec, le verbe ῥεμυσιν est à la troisième personne du pluriel; il se rapporte à la coupe et au plat dont le contenu est supposé acquis au moyen de la violence et de l'impureté. — *Immunditia.* De nombreux manuscrits grecs ont la variante ἀδικία; de même la version syriaque, S. Jean Chrysost. et Euthymius. Le « textus receptus » porte ἀκαρτία, pour ἀκαρτία, qui signifie intempérance, impureté.

26. — *Phariseæ cæce.* Jusqu'ici les apostrophes étaient toujours au pluriel : celle-ci, adressée au singulier, est d'un effet vif et saisissant. — *Munda prius...* C'est-à-dire, d'après le sens du grec au verset précédent : Fais que ton breuvage et ta nourriture ne proviennent plus de l'injustice; éloigne de ta coupe et de ton plat tout ce qui peut vraiment les profaner. D'après la Vulgate : Commence par purifier ton âme. Du reste, les deux sens reviennent à peu près au même. — Malgré les ablutions les plus multipliées, la coupe n'est donc vraiment pure que lorsque l'intérieur en est pur; à quoi sert-il d'avoir une coupe bien brillante au dehors, si elle est malpropre et immonde au dedans? Et tel était précisément le cas des Pharisiens et des Scribes.

Septième malédiction, §§. 27-28.

27. — Sous une autre image, ce « Væ » de Jésus exprime tout à fait la même pensée que le précédent. — *Similes sepulcris dealbatis.* Il y a là une nouvelle allusion aux mœurs du temps. Chaque année, vers le 15 adar, quelques semaines avant la Pâque, tous les tombeaux étaient blanchis au badigeon, soit par honneur pour les morts, soit surtout pour qu'ils devinssent bien visibles, de sorte que personne ne les touchât par mégarde, ce qui eût suffi pour faire contracter une souillure légale, Cf. Num. XIX, 16. Cet usage est constaté par plusieurs passages des livres rabbiniques; v. g. Maasar Scheni, v, 4 : « Loca sepulchrorum signant calce, quam aqua ma-

beaux aux hommes et à l'intérieur sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte d'immondices.

28. De même, à l'extérieur vous paraissez sans doute justes aux hommes, mais à l'intérieur vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité.

29. Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes et ornez les monuments des justes,

30. Et dites : Si nous avions été aux jours de nos pères, nous n'aurions pas été leurs associés pour verser le sang des prophètes.

sunt ossibus mortuorum, et omni spurcitia :

28. Sic et vos a foris quidem paretis hominibus justī ; intus autem pleni estis hypocrisi et iniquitate.

29. Vae vobis, Scribæ et Pharisei hypocritæ, qui ædificatis sepulcra prophetarum, et ornatis monumenta justorum,

30. Et dicitis : Si fuissetis in diebus patrum nostrorum, non essemus socii eorum in sanguine prophetarum.

ceratam affundunt ». Ibid. f. 55 : « Nonne sepulchra notant ante mensem adar ?... Quam ob causam sic pingunt ? Ut par sit hæc res causæ leprosi. Clamat ille, Immundus, immundus : atque hic pariter, immunditia ad te clamat et dicit, Ne appropinques ». — *Parent hominibus speciosa*. Les sépulcres fraîchement blanchis produisaient un bel effet au milieu de la verdure et du paysage ; on en peut juger par les tombeaux musulmans qui, fréquemment lavés à l'eau de chaux comme ceux des Juifs, se détachent agréablement des noirs massifs de cyprès qui les entourent : mais la corruption la plus affreuse ne règne pas moins sous ces pierres peintes et sculptées. Et c'est là, dit Jésus, une fidèle image des Pharisiens. Quelle comparaison ! Comme elle met à nu la dépravation de leurs cœurs ! Les hypocrites de leur espèce sont appelés dans le Talmud des hommes peints : « Homines picti (צבירין) ii sunt quorum externa forma non respondet naturæ eorum, et colorati sunt quoad extra, at interior eorum non est sicut exterius », Bab. Sota, f. 22, 2, glose.

28. — *Sic et vos*. Le v. 28 contient purement et simplement l'application de l'image qui précède. Le Sauveur ne craint pas de dire en face aux Pharisiens et aux Docteurs pourquoi il les avait comparés à des sépulcres blanchis. Ne sont-ils pas en apparence d'une justice exemplaire ? Mais en réalité l'iniquité ne règne-t-elle pas dans leurs cœurs ?

Huitième malédiction, §§. 29-32.

29. — Par une brusque transition, Jésus-Christ passe tout à coup à une autre sorte de tombeaux, pour accabler ses adversaires sous une malédiction plus terrible, plus inattendue que toutes les autres, dans laquelle il caractérise mieux que jamais leur odieuse hypocrisie. — *Sepulcra prophetarum...* Qui-

conque a jeté les yeux sur une photographie ou sur une gravure représentant Jérusalem, n'a pas manqué de remarquer aux alentours divers sépulcres célèbres, certainement contemporains de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qui portent de nos jours encore les noms de Tombeau des prophètes, Tombeau de Zacharie, etc. ; Cf. Tobler, *Topographie von Jerusalem*, t. II, p. 227 et ss. ; l'Atlas de M. Annessi, pl. arch. XIX. Les Orientaux, juifs ou musulmans, ont toujours aimé à construire, à embellir, ou à conserver de siècle en siècle de brillants mausolées en l'honneur de leurs saints personnages. Les Pharisiens partageaient ce zèle ; mais, comme le prouve la suite des paroles du Sauveur, c'était moins par respect pour les prophètes et pour les justes défunts que pour se donner à eux-mêmes un air de plus grande perfection.

30. — *Et dicitis...* Jésus veut montrer maintenant que le langage des Scribes sur ce point est en conformité parfaite avec leur conduite, c'est-à-dire plein de vénération et d'amour en apparence, mais en réalité plein d'une affreuse hypocrisie. Ils prétendent que, s'ils eussent vécu à l'époque de leurs pères qui ont massacré les prophètes, ils n'auraient point pris part à leurs meurtres sacrilèges. « Qu'il est aisé, s'écrie Bossuet, ouvrage cité, LXII^e jour, d'honorer les prophètes après leur mort, pour acquérir la liberté de les persécuter vivants ! » La Bible de Berlembourg fait sur ce verset une observation pleine de finesse : « Demandez à l'époque de Moïse : Quels sont donc les saints ? Ce sera Abraham, Isaac, Jacob, mais nullement Moïse qui mériterait au contraire d'être lapidé. Demandez à l'époque de Samuel : Quels sont les saints ? Moïse et Josué, répondra-t-on ; mais point Samuel. Adressez la même question du vivant du Christ, et vous verrez que les saints seront tous les anciens prophètes avec Samuel,

31. Itaque testimonio estis vobismetipsis, quia filii estis eorum qui prophetas occiderunt.

32. Et vos implete mensuram patrum vestrorum.

33. Serpentes, genimina viperarum, quomodo fugietis a iudicio gehennæ?

Sup. 3, 7.

34. Ideo, ecce ego mitto ad vos prophetas, et sapientes, et Scribas, et ex illis occidetis, et crucifigietis, et ex eis flagellabitis in synagogis

31. Ainsi, vous vous rendez ce témoignage que vous êtes les fils de ceux qui ont tué les prophètes.

32. Comblez, vous aussi, la mesure de vos pères.

33. Serpents, race de vipères, comment échapperez-vous au jugement de la géhenne?

34. Aussi, voilà que je vous envoie des prophètes et des sages et des docteurs, et vous tuerez et crucifierez les uns, et vous flagellerez les

mais point le Christ ni ses Apôtres. » C'est le développement du vieil adage : « Sit licet divus, dummodo non vivus ».

31. — *Testimonio estis...* Conclusion foudroyante pour les Pharisiens. Nous n'aurions pas été, avaient-ils dit, les complices de nos ancêtres pour donner la mort aux prophètes, si nous eussions été leurs contemporains. Mais, reprend Jésus, vous avouez donc par là-même que vous êtes les fils de ces homicides sacrilèges? Ils rendent ainsi, non-seulement contre leurs pères, mais encore contre eux-mêmes (*vobismetipsis*) un témoignage d'autant plus frappant qu'il est tout à fait spontané. — *Filii estis eorum* : descendants des impies qui ont massacré les prophètes, ils en ont les mœurs, les instincts sanguinaires, selon l'axiome populaire qui se vérifie complètement en eux : Tel père, tel fils. Cette insinuation était manifestement dans la pensée de Notre-Seigneur, comme on le voit dans le verset suivant.

32. — *Et vos* : apostrophe emphatique, remplie d'une sainte colère. Montrez-vous, l'heure en est venue, les dignes fils de vos pères : achevez l'œuvre qu'ils ont commencée. Me voici! voici mes disciples! frappez comme ils savaient frapper. Jésus provoque en quelque sorte ses ennemis, ou plutôt il prophétise ce qu'ils accompliront bientôt. La locution *implete mensuram* contient une belle figure; elle signifie jeter dans un vase la dernière goutte, qui le fera déborder, et qui fera éclater les vengeances divines? La coupe, où sont tombées les iniquités d'Israël est en effet à peu près remplie : les Pharisiens vont combler la mesure par leur déicide et par leurs persécutions contre le Christianisme. Alors Dieu justement irrité les brisera eux et leur nation. Ce sera l'idée dominante de la troisième partie du réquisitoire.

c. Troisième partie du Discours, §§ 33-39.

33. — Cette partie débute par une terrible menace dont Jésus emprunte, dirait-on, et l'idée et les termes à la prédication du Précurseur. Aux Pharisiens venus sur les bords du Jourdain pour l'entendre, Jean-Baptiste n'avait-il pas adressé, trois ans auparavant, cette question à laquelle ils s'étaient trouvés incapables de répondre : « Progenies viperarum, quis demonstravit vobis fugere a ventura ira? », III, 7. Depuis lors, ils se sont enfoncés de plus en plus dans le mal; aussi sont-ils désormais tout à fait mûrs pour le châtement. Ils n'ont profité ni des lumières que leur apportait le Baptiste, ni de celles plus vives encore que Jésus leur avait fournies : comment pourraient-ils échapper à l'enfer? — L'expression *iudicium gehennæ* est toute rabbinique. Cf. Weistien, in h. l.; elle désigne une sentence qui condamne au feu éternel de la géhenne.

34. — *Ideo* rattache ce verset à la pensée précédente : Jésus veut expliquer pourquoi les Pharisiens et les Scribes n'échapperont point aux jugements divins. — *Ego mitto*. Mot magistral qui énonce l'autorité suprême du Messie : « Sicut misit me Pater et ego mitto vos », dira-t-il ailleurs (Joan. xx, 21) à ses Apôtres. — *Prophetas et sapientes et Scribas*. Ce sont les messagers évangéliques qui sont désignés par ces locutions juives : les docteurs chrétiens lancés dans le monde, et tout d'abord en Palestine, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, rempliront en effet d'une manière équivalente les rôles de ces divers personnages de l'Ancien Testament. — *Et ex illis occidetis...* On trouvera au livre des Actes et dans l'histoire du premier siècle de l'Eglise la réalisation parfaite de cette sombre prophétie : S. Etienne lapidé, S. Siméon crucifié, Cf. Eusèbe, Hist. Eccl. III, 32, les Apôtres flagellés, S. Paul poursuivi de ville en ville, sont des témoins irrécusables de la vérité des paroles du Sauveur. — Voilà donc en quoi

autres dans vos synagogues, et vous les poursuivrez de ville en ville,

35. Afin que sur vous retombe tout le sang des justes qui a été versé sur la terre, depuis le sang d'Abel le juste jusqu'au sang de Zacharie,

vestris, et persequemini de civitate in civitatem :

35. Ut veniat super vos omnis sanguis justus qui effusus est super terram, a sanguine Abel justi usque ad sanguinem Zachariæ, filii Bara-

consistè le culte des Pharisiens pour les Prophètes ; ils ornent de fleurs les tombeaux de ceux qui ne sont plus, et ils massacrent ceux que Dieu leur envoie à eux-mêmes. Ils pouvaient bien gémir sur la barbarie de leurs aïeux !

35. — *Ut veniat*. Les exégètes n'ont jamais été d'accord sur la signification de la conjonction *ὅπως* en cet endroit. Plusieurs la traduisent par « ita ut », sous prétexte que le langage biblique exprime habituellement sous une forme causative ce qui n'est en réalité qu'une simple conséquence (*ὅπως τῇ γραφῇ τὰ ἐκβατικῶς ὁρῶντα λέγεσθαι αἰτιολογικῶς λέγειν*, S. Jean Damasc.). D'autres en plus grand nombre lui conservent son acception ordinaire, « afin que », dont nous ne voyons aucune raison de nous écarter ici. Puisque Dieu est déterminé à châtier les Pharisiens coupables déjà de tant de fautes, pourquoi ne leur fournirait-il pas l'occasion de commettre un dernier crime qui accélérerait l'heure de ses vengeances, dès là qu'ils seront complètement libres de résister au mal ? — *Omnis sanguis justus*. Le sang innocent, (קַדִּים, Cf. IV Reg. xxi, 46 ; xxiv, 4 ; Jerem. xxvi, 15 ; Thren. iv, 13), que d'autres passages de l'Écriture, Gen. iv, 10 ; Hebr. xii, 24 ; Apoc. vi, 10, représentent comme criant vengeance vers le ciel, est supposé tomber à la façon d'un poids écrasant sur la tête de ceux qui l'ont injustement versé ; Cf. xxviii, 55. Sans figure, Jésus veut dire que la responsabilité, en même temps que le châtimement de tant d'homicides infâmes, retombera sur les Scribes et sur toute la nation juive. — *A sanguine Abel*. Le meurtre d'Abel, qui ouvre d'une manière si lamentable l'histoire de l'homme déchu, Cf. Gen. iv, 8 et ss., avait fait couler sur la terre les premières gouttes de sang innocent. Depuis, quelle longue chaîne de crimes analogues dans la race choisie, jusqu'à l'époque fixée par Jésus ! Le Sauveur en rend les Pharisiens en particulier et tous les Juifs en général responsables, à cause de la solidarité qui unit les membres d'une même famille. Or, ceux auxquels il tenait ce langage ne remontreraient-ils pas en droite ligne jusqu'à Adam par Abraham et par Noé ? « En vertu de l'unité de l'espèce, dit M. Schegg, personne n'existe à part et seulement pour soi ; il vit dans l'ensemble auquel il appartient, et dont

il partage les destinées comme le rameau partage celles de l'arbre. D'après cette loi, chaque génération ne commence pas à pécher en son propre nom, mais elle continue les crimes de la génération qui l'a précédée, et la dette est accumulée, additionnée, bien que cette addition ait lieu d'après un calcul soustrait à notre appréciation ; puis, quand vient le moment de régler les comptes, quand arrivent les châtiments divins, alors les descendants expient vraiment et littéralement les fautes de leurs ancêtres. Mais il est évident que nous ne voulons parler ici que du châtimement temporel et terrestre, de ce châtimement qui ne manque jamais d'être infligé, Dieu l'eût-il différé pendant des siècles. » C'est en ce sens que les Juifs contemporains du Sauveur devaient être punis pour le crime de Caïn et pour d'autres meurtres commis longtemps avant leur naissance. — *Barachia, filii Zachariæ*. Du premier de tous les meurtres, qui était d'autant plus coupable que c'était un fratricide, le Sauveur passe à un autre assassinat d'un genre atroce, commis dans le lieu saint et raconté dans le dernier livre de la Bible hébraïque, II Par. xxiv, 20 et ss. Il est en effet très-probable que ce Zacharie auquel Notre-Seigneur fait allusion ne diffère pas de celui dont il est question au second livre des Paralipomènes : telle est l'opinion commune des exégètes modernes et de la plupart des anciens. Du reste, voici d'après S. Jérôme le résumé de la discussion qui existait dès le temps de ce Père sur ce passage difficile, et qui est restée depuis à peu près au même point. « Quærimus quis sit iste Zacharias... quia multos legimus Zacharias... Alii Zachariam filium Barachia dicunt, qui in duodecim prophetis undecimus est, patrisque in eo nomen consentit ; sed ubi occisus sit inter templum et altare Scriptura non loquitur, maxime quum temporibus ejus vix ruinæ templi fuerint. Alii Zachariam patrem Joannis intelligi volunt, ex quibusdam apocryphorum somniis approbantes, quod propterea occisus sit, quia Salvatoris prædicaret adventum. Hoc quia de Scriptoris non habet auctoritatem, eadem facilitate contemnitur qua probatur. Alii istum volunt Zachariam qui occisus est a Joas rege Judæorum inter templum et altare, sicut Regum narrat historia. Sed observandum quod ille Zacharias non sit filius Barachia, sed filius Joiadæ sa-

chiæ, quem occidistis inter templum et altare.

Genes. 4, 8; Hebr. 11, 4; II. Par. 24, 22.

36. Amen dico vobis, venient hæc omnia super generationem istam.

filz de Barachie, que vous avez tué entre le temple et l'autel.

36. En vérité je vous le dis, tout cela viendra sur cette génération.

cerdotis... Quum ergo Zachariam teneamus et occisionis consentiat locus, quæramus quare Barachia dicatur filius et non Joiadæ. Barachia in lingua nostra Benedictus Domini dicitur, et sacerdotis Joiadæ justitia Hebræo sermone demonstratur. In Evangelio quo utuntur Nazareni pro filio Barachia filium Joiadæ reperimus scriptum », Comm. in h. l. A ces trois sentiments, on en a ajouté un quatrième, qui a trouvé son point d'appui dans les lignes suivantes de l'historien Josèphe, Bell. Jud. iv, 6, 4 : « Les Zélotes, irrités contre Zacharie, fils de Baruch, résolurent de lui donner la mort. Ils étaient vexés de le voir ennemi du mal, ami du bien : il possédait en outre de grandes richesses. Deux des plus hardis le saisirent et l'assassinèrent au milieu du temple ». Les noms et les circonstances cadrent fort bien avec le fait raconté par Jésus ; seulement, le divin Maître parle d'un événement qui devait s'être accompli depuis certain nombre d'années (*occidistis*), tandis que le meurtre mentionné dans les annales de Josèphe n'eut lieu qu'environ quarante ans après la Passion. Il faut donc revenir à l'opinion de S. Jérôme qui ne présente, après tout, qu'une difficulté dont la solution n'est nullement embarrassante. Il est possible en effet que les mots « filii Barachia » soient une faute de copiste, comme l'admettent Paulus, Fritzsche, etc., d'autant mieux qu'ils manquent totalement dans le passage parallèle de S. Luc, xi, 54. Il se peut aussi que le père de Zacharie ait porté simultanément les noms de Joiada et de Barachie (Grotius, Bengel, Kuinzel), car il n'était pas rare chez les Juifs d'avoir en même temps deux appellations distinctes. — *Inter templum et altare*, en grec *μεταξύ τοῦ ναοῦ*... par conséquent entre le Naos, ou temple proprement dit, qui se composait du Saint et du Saint des saints, et l'autel des holocaustes situé en avant du vestibule. Cf. l'Atlas d'archéologie biblique de M. Annessi, pl. x. Cette circonstance aggravait singulièrement le crime. Un pareil attentat, commis en pareil lieu sur la personne d'un saint prêtre, était devenu tristement célèbre dans l'histoire juive. « Septem facinora patrarunt isto die, s'écrit le Talmud, Sanhed. f. 96, 2. Interfecerunt sacerdotem, prophetam et judicem : sanguinem insonitis fuderunt, polluerunt atrium. Et fuit iste dies dies Sabbati et dies Expiationis ». C'étaient, d'après les Rabbins, sept sacrilèges ajoutés à

l'homicide. Et encore : « R. Judan interrogavit R. Acham, Ubinam loci interfecerunt Zachariam? An in atrio mulierum? an in atrio Israelis? Respondit ille : Nec in atrio Israelis, nec in atrio mulierum, sed in atrio sacerdotum », ibid. Aussi bien, le récit devenant légendaire cite d'étranges détails destinés à montrer jusqu'où serait allée la rigueur de la vengeance divine après cet attentat. Le sang de Zacharie, demeuré sur les dalles du vestibule dans un état d'ébullition permanente sans qu'il fût possible de l'enlever ou de le calmer, aurait été aperçu 250 ans plus tard par Nabuzardan, général en chef des troupes de Nabuchodonosor. « Quid sibi hoc vult? » demanda-t-il aux Juifs? — « Sanguis est, inquit, vitulorum, agnorum et arietum, quos obtulimus in altari. Afferte ergo, inquit, vitulos, agnos et arietes, ut experiar an hic ex eorum sit sanguine. Adduxerunt ac mactarunt, et sanguis iste adhuc bulliit; at eorum sanguis non bulliit. Rem mihi pandite, ait, aut ego carnem vestram carminabo pectinibus ferreis. Dixerunt ergo ei : Sacerdos et Propheta, et Judex hic fuit, qui Israeli prædixit mala hæc omnia quæ a te passi sumus, et nos in eum insurreximus, et occidimus. Et ego eum, inquit, placabo. Rabbinos adduxit, atque eos super istum sanguinem occidit et tamen non est sedatus. Adduxit puerulos e schola, atque eos super eum occidit, et tamen non quievit. Ita ut occideret super eum nonaginta et quatuor millia, et tamen non quievit. Appropinquavit ipse et dixit : O Zacharia, optimos inter tuos perdidisti, num vis ut omnes perdam? Tunc quievit et non bullivit amplius », ibid. Il est bien difficile que l'allusion de Jésus ne se soit pas rapportée à un fait devenu si populaire à Jérusalem.

36. — *Amen dico vobis*. « Et asseverationis particula Amen, et totius iteratione sententiæ confirmat quod ante dixerat, ne quis inanem fuisse putaret comminationem », Maldonat, in h. l. — *Venient*; ce verbe mis en avant corrobore également la pensée et rend la menace plus terrible. — *Hæc omnia*. Tous les meurtres, tous les crimes que Jésus vient de reprocher aux Juifs retomberont sur eux sous la forme d'effroyables châtimens, et c'est dans un avenir rapproché que la punition sera infligée, comme l'indiquent les derniers mots du verset, *super generationem istam*. La génération actuellement existante,

37. Jerusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes fils, comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu !

38. Voilà que votre maison vous sera laissée déserte.

37. Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis prophetas, et lapidas eos qui ad te missi sunt, quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti !

LUC. 13, 34.

38. Ecce relinquetur vobis domus vestra deserta.

qui sera la dernière de la théocratie juive, en verra la pleine réalisation. Mais c'est justice, car n'a-t-elle pas traité Notre-Seigneur Jésus-Christ plus cruellement que Cain n'avait traité Abel ? Cent fois plus coupable que les générations auxquelles elle succède, elle sera aussi plus sévèrement punie. — Ce n'est pas la seule fois dans l'histoire que les abominations des siècles antérieurs se sont accumulées pour écraser ensuite sous leur poids une seule génération : la fin du siècle dernier a présenté en France sous ce rapport plus d'une analogie avec ce qui s'était passé au moment de la destruction de l'état juif.

37. — Après les terribles paroles que nous venons d'entendre, en voici d'autres qui respirent une tendresse toute maternelle. Jésus voudrait épargner à son peuple les affreux malheurs qu'il lui a prédits depuis le v. 33 : il essaie donc de le toucher par une apostrophe pleine d'un brûlant amour, mais en même temps pleine de tristesse, parce qu'il prévoit l'inutilité de ce dernier effort. On sent en quelque sorte son divin cœur palpiter à travers ces lignes. — *Jerusalem...* Il ne s'agit plus des Pharisiens ni des Scribes ; c'est à Jérusalem, nommée deux fois par compassion et par amour, Cf. S. Jean Chrys. Hom. LXXIV in Matth., que le Sauveur s'adresse comme au centre de la théocratie. Habituellement, dans le texte grec du premier Evangile, la ville sainte est appelée *Ἱεροσόλυμα*, Cf. II, 4, 3 ; III, 5 ; XV, 4 ; XVI, 24 ; XX, 48 ; XXI, 4, 10 ; mais ici nous lisons *Ἱερουσαλήμ*. On dirait que l'écrivain sacré, ou son traducteur, a voulu reproduire en cet endroit jusqu'au son des paroles de Notre-Seigneur, le nom hébreu de la capitale juive étant *Ierouschalaïm*. — *Quæ occidis... et lapidas*. Les verbes sont au présent parce que Jérusalem était dans l'habitude d'égorger, de lapider les prophètes et les autres ministres sacrés que Dieu daignait lui envoyer pour la convertir. — *Ad te*. Le grec dit *πρός αὐτήν*, « ad eam », d'après un de ces changements de personne qui sont si fréquents en hébreu ; à moins donc que *αὐτήν* ne soit pour *σεαυτήν*. Le manuscrit D, l'Italia, les versions arménienne et persane soient comme la Vulgate le pronom de la

seconde personne. — *Quoties volui...* Et pourtant, d'après S. Matthieu et les autres synoptiques, Jésus-Christ ne semble avoir exercé aucun ministère à Jérusalem avant la circonstance présente. Mais ces paroles mêmes démontrent qu'il y était venu fréquemment, et qu'il y avait rempli à diverses reprises un rôle très-actif en vue de sauver la malheureuse cité. L'Evangéliste S. Jean nous donnera un commentaire complet de ce « quoties volui ». Origène et d'autres anciens auteurs pensent du reste qu'en le prononçant Jésus tenait compte non seulement de son activité personnelle, mais encore de celle des prophètes qui l'avaient précédé ; Cf. S. Jérôme, Comm. in h. l. — *Filios tuos*. Les fils de Jérusalem, ce sont ses habitants : c'est, par extension, tout le peuple juif dont elle était la capitale. — *Quemadmodum gallina...* Belle et forte image qui peint au vif l'amour de Jésus pour ses compatriotes, et la protection toute maternelle dont il aurait voulu les environner ; Cf. Ps. xvi, 6 ; xxxvi, 7 ; Is. xxxi, 5 ; etc. « La poule aperçoit l'oiseau de proie dans les airs et aussitôt elle groupe avec anxiété ses poussins autour d'elle. Jésus voyait avec angoisse les aigles romaines s'approcher des enfants de Jérusalem pour les dévorer, et il s'efforçait par les plus doux moyens de les sauver », J. P. Lange, in h. l. — Mais hélas ! ses tentatives devaient échouer contre l'insensibilité, l'ingratitude et l'aveuglement de ces malheureux Juifs, *et noluisti* ! Jésus s'en plaint avec un sentiment de profonde tristesse, en même temps qu'il dégage sa responsabilité. Malheur donc à ceux qui n'auront pas voulu se laisser sauver ! Car l'amour méprisé amènera les catastrophes prophétisées plus haut.

38. — *Ecce relinquetur*. L'aile protectrice sous laquelle on a refusé de s'abriter s'étant retirée complètement, les coups les plus redoutables viendront frapper les Juifs. Le temps présent, employé dans le texte grec, *ἀφ' ἧρας*, indique mieux encore la proximité de la ruine. — *Domus vestra*. Jésus appelle ainsi le temple dans l'enceinte duquel il prononçait ce discours, ou bien Jérusalem, ou encore l'ensemble de la théocratie. Notons le pronom

39. Dico enim vobis, non me videbitis amodo, donec dicatis : Benedictus qui venit in nomine Domini.

39. Car je vous le dis, vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.

CHAPITRE XXIV

Discours eschatologique de Jésus. — Occasion de ce discours, (vv. 1-3). — Les signes avant-coureurs de la ruine de Jérusalem et de la fin du monde, (vv. 4-35). — Exhortations pratiques : Il faut veiller parce que le dernier jour est incertain, (vv. 36-51).

1. Et egressus Jesus de templo, ibat. Et accesserunt discipuli ejus,

1. Et Jesus étant sorti du temple s'en allait. Et ses disciples s'appro-

« vestra ». Rien de tout cela n'est désormais la maison de Jéhova : il n'en veut plus ! C'est simplement la demeure d'un peuple coupable qu'il se dispose à châtier. — *Deserta*. Une maison est vide quand son maître a cessé de l'habiter ; Jérusalem, abandonnée par le Messie, ressemblera à une habitation délaissée, qui tombe en ruines. Il y a longtemps que Jérémie, parlant au nom de Dieu, avait prédit cette calamité : « Reliqui domum meam, dimisi hæreditatem meam », xii, 7 ; et David, maudissant ses ennemis, n'avait rien trouvé de plus terrible contre eux que l'imprécation suivante : « Fiat habitatio eorum deserta, et in tabernaculis eorum non sit qui inhabitet ! » Ps. lxxviii, 26.

39. — *Dico enim vobis...* Notre-Seigneur, expliquant le verset qui précède, fait voir la manière dont se réalisera la menace qu'il contient. — *Non me videbitis amodo*. Dans quelques jours, il s'en séparera d'eux par la mort et, à partir de ce moment, ils cesseront de le contempler jusqu'à l'époque de la résurrection générale et de son second avènement. Car ce sont ces grands événements de la fin du monde qui sont désignés par les mots : *Donec dicatis, Benedictus*. — Naguère, des amis nombreux poussaient en son honneur cette glorieuse acclamation pour lui souhaiter la bienvenue dans les murs de Jérusalem comme au Messie promis. Cf. xxi, 9. Quand il reviendra en qualité de Juge suprême, la nation juive convertie en masse, Cf. Rom. chap. xi, le saluera joyeusement par ces mêmes paroles. La fin du grave réquisitoire dont nous achevons l'explication ouvre donc un horizon consolant auquel on n'aurait pas osé s'attendre. « Habent Judæi datum sibi tempus pœnitentiæ : confiteantur benedictum qui venit in nomine Domini, et

Christi ora conspiciet », S. Jérôme, Comm. in h. l. On aime à voir se terminer par un rayon d'espoir le dernier discours de Notre-Seigneur Jésus-Christ à la foule des Juifs. — Quelques commentateurs ont singulièrement rapetissé la pensée du Sauveur en lui faisant dire qu'il ne se montrerait pas à la foule pendant les deux jours suivants, c'est-à-dire jusqu'à la fête de Pâque, à l'occasion de laquelle, nous assure-t-on sans la moindre preuve, les Juifs se saluaient par les mots « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ». Le P. Patrizzi, Lib. i. de Evang. Quæst. 4, § 1, n'est guère plus heureux lorsqu'il accuse S. Matthieu d'avoir troublé en cet endroit l'ordre chronologique : d'après lui, le chap. xxiii raconterait un fait antérieur à ceux qui sont contenus dans le chap. xxi, de sorte que, par la prophétie du v. 39, Jésus annoncerait simplement son entrée triomphale à Jérusalem !

4. — Discours eschatologique du Sauveur, xxiv, 1-xxv, 46.

Ce discours, qui forme la sublime conclusion de l'activité doctrinale de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans les trois premiers Évangiles, se divise en trois parties très-distinctes. La première est surtout théorique, xxiv, 1-35 ; la seconde est plus spécialement pratique, xxiv, 36-xxv, 30 ; la troisième est encore plus théorique que la première, xxv, 31-46. Il contient sur la ruine de Jérusalem, sur le second avènement du Christ et sur la fin du monde d'importantes instructions, destinées à éclairer les Apôtres et l'Eglise future. Le nom de « Discours eschatologique » (ἐσχάτος, λόγος), qu'on lui donne habituellement, est donc tiré de son objet. C'est S. Matthieu qui le reproduit de la manière la plus complète :